

G. MORRIS-DUMOULIN
ÉVOLUTION CRASH

French Pulp Éditions
Anticipation

PREMIÈRE PARTIE

1.

Il doit être un peu plus de neuf heures lorsque nous prenons, sous escorte, le chemin de New Washington. Chargée de nous surveiller, l'escorte ?

Ou de veiller sur nous ?

Ça, c'est la question à soixante-quatre dollars (une expression demeurée telle quelle, dans le langage, bien que le dollar lui-même ait disparu de la vie quotidienne). La septième question dans le vieux jeu tridivisé de *Quitte ou double* : un, deux, quatre, huit, seize, trente-deux, soixante-quatre. Donc, une question déjà importante. Et déjà difficile à résoudre...

Nous surveiller ou veiller sur nous ? Telle est la question. Comme toujours quand les autorités supposées compétentes vous gratifient d'une escorte. Est-ce pour vous protéger des périls extérieurs ? Ou pour vous empêcher de filer, à la première occasion praticable ? Probablement les deux, comme toujours ! Surtout dans les situations troublées où l'on a autant de raisons de vouloir atteindre le but fixé que d'aller se faire pendre ailleurs. Beaucoup plus, en fait, d'aller se faire pendre ailleurs, où l'on sait, du moins, qu'on ne se pendra pas soi-même ! Et plus ou moins, selon les moments, à mesure que les incidents de la route modifient les pourcentages en faisant tomber la balance du côté de la fuite ou de la continuation du voyage...

Drôle d'état d'esprit que le mien. Je veux aller jusqu'au bout et je sais qu'au fond de moi, tout au fond de moi, dans les abîmes de mon subconscient, quelqu'un, quelque chose meurt de trouille et souhaite que n'importe quoi, un événement fortuit, une intervention extérieure, décide à ma place. M'allège, une bonne fois pour toutes, du poids, du choix de la décision. Déjà pas marrant d'avoir à décider pour soi, mais le poids devient terrifiant quand il faut, en plus, décider pour les autres.

Les autres, actuellement, c'est Minh et Johnny et Zombie, assis côte à côte, là-bas derrière, sur le troisième siège de la voiture-patrouille des hachis. Seul, Johnny me rend mon sourire, quand je louche dans leur direction, par-dessus mon épaule. Un réflexe nerveux qui ne touche que ses lèvres et ne monte pas jusqu'à son regard. Non que les deux autres soient parfaitement bien dans leur peau, je les connais, mais Minh joue volontiers l'impassibilité asiatique et Zombie ne sourit pratiquement jamais. Toujours froid, toujours attentif et prêt à tout. Ainsi qu'il sied à mon protec attiré. Au garde du corps d'un chef ou

d'un prez et je suis les deux, mais je ne l'ai pas fait exprès ! Et je donnerais très cher, en ce moment précis, pour n'avoir à porter que ma seule carcasse ! Pas celles de mes trois copains qui n'ont que le tort de m'avoir fait confiance et surtout pas celles, au-delà de Minh et de Johnny et de Zombie, des millions de « travailleurs libres » fraîchement affranchis et de « maquisards » des fermes à l'ancienne qui attendent la suite, dans tout le pays. Sur la pointe des pieds. En retenant leur souffle...

Je ne voulais pas, je n'ai jamais voulu représenter tous ces gens-là, nom de Dieu ! Devenir leur porte-parole ! Ce sont les circonstances¹ qui m'ont hissé jusque-là. Par poussées successives et suffisamment puissantes, compte tenu des événements, pour être inéluctables. Ou pour le paraître ! Sous la pression de quelque volonté subconsciente. Peu de choses sont réellement inéluctables. Mais se présentent ainsi lorsqu'elles sont conformes aux pulsions profondes de la personne concernée. Peut-être, après tout, ce désir de pouvoir est-il né avec moi ? M'a-t-il toujours habité ? Consciente ou non, c'est l'une des forces les plus tyranniques qui soient au monde.

Et des plus destructrices ! Donc, plus négatives... Serai-je assez fort, si je n'en meurs pas le premier, pour en inverser le signe ?

Nous roulons en convoi, sur des routes défoncées, au sein d'un paysage à peu près uniforme qui s'étend, par ailleurs, d'une côte à l'autre. Longs espaces d'une nature abandonnée, restituée à elle-même et retournée à l'état sauvage en effaçant au maxi les anciennes limites arbitrairement tracées par les hommes. Avec, de loin en loin, les champs de ruines des petites villes mortes, refuges des dernières bandes nomades, et les enclaves cultivées, les enceintes fortifiées des FA ou « fermes à l'ancienne ». Un vaste désert continu, chaotique, de broussailles et de ruines auquel se cramponnent, sporadiquement, les tenants d'un mode de vie ancestral, aujourd'hui disparu.

Ou presque.

J'observe, du coin de l'œil, le commandant de notre escorte, un colonel de dix-neuf-vingt ans, à tout casser, mais c'est déjà vieux, même pour un haut galonné des hachis chez qui la moyenne d'âge doit se situer autour de seize-dix-sept. Il arbore l'expression fermée, glaciale, aussi réglementaire que l'uniforme du corps d'élite auquel il appartient. Et j'éprouve, irrésistible, l'envie de voir si rien ne peut fissurer ce masque de marbre. Nous occupons, lui et moi, le siège central. Les yeux fixés, droit devant moi, sur la nuque de l'homme de troupe assis auprès du chauffeur, je m'informe avec une courtoisie légèrement outrancière :

¹. Précédemment exposées dans *Génération clash* et *Intervention flash*. Même auteur. Même collection.

« Puis-je vous demander, colonel, quel effet cela peut faire à un commandant de hachis que de convoier quatre maquisards vers New Washington, au lieu de leur péter méthodiquement la gueule ? »

Il a tiqué sur le mot « hachis », accusé d'un froncement de sourcils la contradiction voulue entre le ton employé pour prononcer l'ensemble de la phrase, et la trivialité de sa conclusion. Mais le tout léger. Presque imperceptible. On ne devient pas colonel de hachis sans avoir appris à maîtriser ses nerfs.

« L'ordre du président Hughes est de vous amener sains et saufs, tous les quatre, en sa présence, Chris Boyd. Jusqu'à ce que cet ordre soit rapporté, vos vies, à mes yeux et aux yeux de tous mes compagnons, sont donc sacrées, et nous les défendrons, le cas échéant, au péril des nôtres.

— Mais vous désapprouvez l'ordre que vous avez reçu de la bouche du président ! ? »

C'est moins une question qu'une affirmation. À laquelle il rétorque :

« On ne nous demande ni d'approuver ni de désapprouver. Telle n'est pas notre fonction. Mais d'exécuter. Un point, c'est tout.

— Les ordres. Et aussi les hommes ? »

Il hausse les épaules.

« Si les ordres sont d'exécuter les hommes... »

Ben voyons ! Avec la même efficacité. La même indifférence. La même foi paisible en la justice du régime et la légitimité des ordres reçus. J'insiste :

« Je me trompe... ou le mot "hachis" a touché un point sensible ? »

Son froncement de sourcils s'accroît.

« Pas le surnom lui-même... mais ses implications.

— C'est-à-dire ? »

En temps normal, il ne me répondrait pas. En temps normal, une telle conversation ne pourrait avoir lieu, entre un hachis et un maquisard. Ou alors... sous la torture ! Mais le président Cornell Hughes veut me voir vivant, personne ne sait ce qui ressortira de notre entrevue et rien qu'à ce titre, il se sent obligé de me répondre.

« Hachis est la déformation des initiales HJ, *Hitler-Jugend*, jeunesse hitlérienne, c'est bien ça ? Par allusion au dictateur Adolf Hitler, une figure historique du XX^e siècle... Mais cet Adolf Hitler était un personnage irrationnel, alors que notre président est l'incarnation même de la raison. Voilà pourquoi le mot "hachis" nous choque profondément. »

Malgré moi, la fermeté, la densité quasi minérale de sa conviction m'en impose, car elle explique tout. Ce dévouement inconditionnel au régime et à son plus haut représentant, le prez. Ce fanatisme glacé, plus impressionnant que les « banzaï » enfiévrés des anciens

kamikazes. Ce sadisme fonctionnel, fruit d'une volonté d'annihilation de l'ennemi née, elle-même, d'un endoctrinement systématique. Un bloc. Massif. Inébranlable.

Je soupire :

« Alors, disons que HJ égale Hughes-*Jugend*, et n'en parlons plus ! »

Ses yeux bleus très clair, d'un bleu de banquise, me transpercent brièvement, avec une expression vaguement soupçonneuse. Mais je n'y ai mis aucune moquerie. On ne se moque pas d'un régime capable d'inspirer de tels dévouements. Quelles que soient les méthodes employées pour les obtenir !

Dévouements qui constituent, de surcroît, notre meilleure garantie.

Celle que, les ordres du prez étant de nous amener à bon port, ce colonel et ses hommes se feront tuer jusqu'au dernier avant de laisser qui que ce soit, ami ou ennemi, toucher un seul cheveu de nos têtes !